L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

LEVEL
ONE

Property of
Graduate Theological Union
APR 2 2 1986

Nos amis d'Allemagne

3-4

Novembre-Décembre 1959

Saint-Michel *Francfort-sur-le-Main*

CHAQUE *jour davantage s'ouvrent les frontières. Mais celles de notre cœur et de notre esprit? Trop souvent nous restons prisonniers des étroites limites de nos horizons familiers. Il ne suffit pas de voyager au loin pour connaître le monde. Encore faut-il aborder les choses et les gens l'esprit libre et le cœur ouvert.*

Passant les frontières, prenant contact avec nos frères chrétiens d'Italie, de Suisse ou d'Allemagne, nous communiquons aussitôt, nous communions dans ce qui nous est commun. Mais l'enrichissement véritable est de se comprendre dans ce qui nous fait différents. Saisir l'autre en tant qu'autre, nous a-t-on enseigné dans nos études...

Cette démarche de l'intelligence est aussi précieuse que difficile. Notre mouvement spontané est de tout ramener à nos façons de voir et de sentir, à nos habitudes de vivre. Cela est particulièrement vrai pour nous, Français, qui nous considérons volontiers comme la mesure du monde et le sommet de toute culture. Nous nous irritons de la piété trop sensible des uns ou de la dignité empesée des autres. Nous rejetons, sans y penser, des valeurs que nous avons peut-être perdues. Les retrouver, les intégrer selon notre génie, équilibrerait mieux notre christianisme. Notre dévotion gagnerait en chaleur humaine et notre liturgie en noblesse.

Il en va de même pour l'art sacré. Certes des tendances semblables, des soucis communs, propres à notre époque, se retrouvent partout identiques. Toutefois, la façon de les exprimer diffère selon le tempérament national et le style personnel qu'il donne à la vie chrétienne. Par essence, le catholicisme est unique et universel. Mais il a, dans chaque pays, une histoire et une évolution particulières qui lui donnent un caractère à nul autre pareil. L'art en est le reflet et la figure visible.

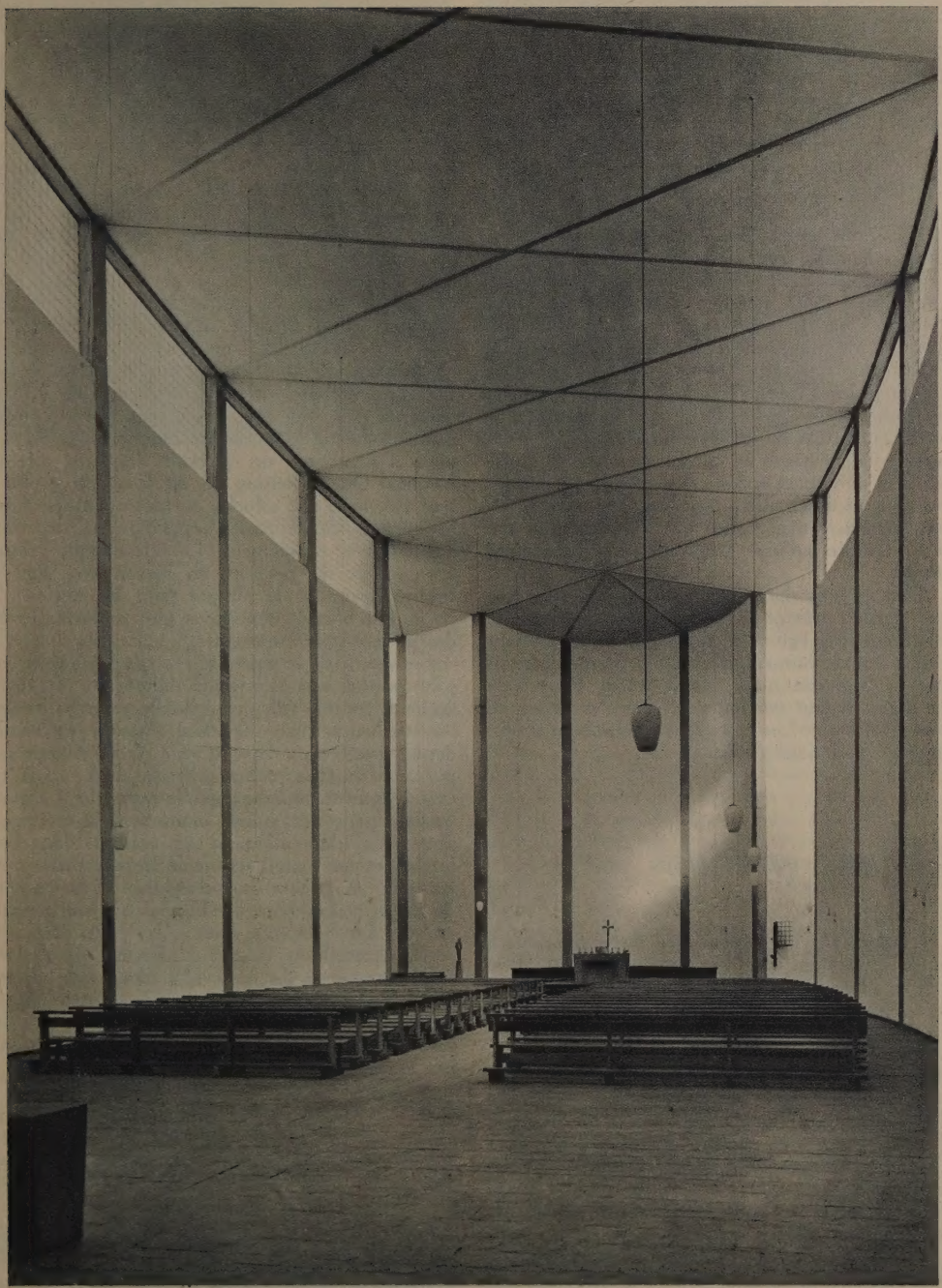
Ces brèves réflexions valent aussi bien pour le présent cahier consacré aux récentes églises d'Allemagne que pour le précédent dédié aux nouvelles églises de Milan. De même, il faut juger les églises de Suisse alémanique en fonction de la communauté chrétienne qu'elles servent. Ne nous hâtons pas trop de tout réduire à nos seuls critères. Réjouissons-nous d'avoir en commun les démarches essentielles de l'esprit. Mais restons fraternellement attentifs à la diversité, à la singularité des œuvres nourries par d'autres terres que la nôtre. Peut-être alors, au-delà des formes de l'art, nous saisirons quelque chose des rapports vivants d'un peuple avec sa foi.

Saint-Michel *Francfort-sur-le-Main*

LES NOUVELLES ÉGLISES DU DIOCÈSE DE COLOGNE

Le titre de cette présentation en marque aussi les limites. Ce cahier ne prétend pas donner une idée de la totalité des nouvelles églises d'Allemagne. Cependant, le diocèse de Cologne — par le nombre de ses constructions récentes (environ 300), par leur concentration (dans un rayon de 40 km) et par la présence des principaux architectes allemands — semble donner un assez fidèle reflet de l'architecture religieuse de l'ensemble du pays. A l'exclusion, cependant, des contrées dites de « diaspora ». On nomme ainsi des régions où les catholiques représentent moins du tiers de la population et sont, le plus souvent, des réfugiés venus de l'Est. En général, il s'agit de petites communautés, plutôt pauvres et assez mobiles. Il y a là un problème particulier que nous n'aborderons pas ici, faute de place et, surtout, d'informations précises.

Depuis longtemps, nous sentions la nécessité d'un contact vivant avec tout ce courant d'archi-



Saint-Michel *Francfort-sur-le-Main*

tecture dont les revues nous apportaient des bribes. Un ouvrage très documenté consacré aux églises construites depuis dix ans dans le diocèse de Cologne (1) permettait d'avoir une vue d'ensemble. Plus récemment, l'exposition sur *l'Art religieux allemand contemporain* présentait à Paris les œuvres jugées les plus caractéristiques. Mais rien ne remplace la connaissance directe et personnelle. L'expérience nous a trop appris combien on peut se tromper en jugeant sur des documents et nous nous faisons une règle de ne point parler de ce que nous n'avons pas vu.

Un voyage récent nous a donné l'occasion d'une information assez étendue et la possibilité d'un modeste essai de synthèse. En effet, il n'est pas question de faire un tableau complet des 300 églises du diocèse de Cologne (2). Pas même de présenter les 35 édifices que nous avons visités. Bien que choisis parmi les plus significatifs, leur intérêt est très inégal. Mieux vaut donc, nous semble-t-il, dégager un certain nombre de constantes et faire place ensuite aux quelques exemples les plus représentatifs. Non pas les œuvres les plus étranges, mais celles qui témoignent d'une sève vivante, d'une inspiration véritablement sacrée.

Tout au long des considérations qui suivent, il faut garder présent à l'esprit l'avertissement de l'éditorial. Les églises d'Allemagne correspondent à un contexte humain et chrétien particulier, ont une histoire qui n'est pas la nôtre. Pour bien les juger, il faut connaître les grandes lignes de leur évolution. Les notations préliminaires qui suivent voudraient y aider.

Données générales

L'Allemagne ne connaît rien de comparable à notre patrimoine d'églises romanes et gothiques. Elle ne possède pas ce trésor mais, aussi, est libre de ses servitudes. De quel poids pèsent encore les formes médiévales dans l'imagination religieuse française? Certes, le goût romantique pour le style ogival a été particulièrement vif chez nos voisins. Il a donné naissance à une multitude d'églises néo-gothiques bâties vers la fin du siècle dernier. Un grand nombre d'églises détruites à Cologne appartiennent à cette catégorie. Il nous souvient même avoir vu à Berlin toute une usine, avec ses ateliers et son château d'eau, construite selon cette mode.

Les excès même de ces pastiches ont provoqué, beaucoup plus tôt que chez nous, une réaction de tout ce qu'il y avait de plus vivant parmi les pasteurs et les constructeurs. Dès 1925, l'Allemagne a connu une floraison d'églises qui, malgré toutes sortes de réserves de détail, gardent une valeur permanente. Il suffit de citer les noms de Martin Weber, de Herkommer, et surtout de Dominique Böhm, dont cette revue, avant guerre, a souvent présenté les œuvres. Dans le même temps, seul l'effort de la Suisse alémanique peut lui être comparé. Dès 1929, Rudolf Schwarz ouvrait des voies nouvelles en construisant à Aix-la-Chapelle une église qui n'était qu'un beau volume blanc, rectangulaire, parfaitement nu (page 32). L'architecture religieuse allemande avait donc un passé récent, riche et vivant, lorsqu'elle eut à faire face aux problèmes de la reconstruction des églises après les ruines de la guerre.

L'importance des dévastations, le nombre considérable d'édifices à relever, la misère générale ont d'abord imposé un régime de stricte austérité. On s'oriente alors vers des solutions économiques et toute une recherche se développe pour l'utilisation de certains éléments préfabriqués. Otto Bartning en est le grand promoteur (1), mais son effort a surtout été utilisé dans les régions de *diaspora*. Cependant, la situation évoluait très rapidement. Le relèvement, l'essor économique du pays et, en liaison avec lui, le revenu favorable de l'impôt pour les églises (2) permirent bientôt des visées plus ambitieuses et des projets plus importants.

Ce régime de la pauvreté n'a pas seulement été subi comme une contrainte temporaire. Il a été accueilli comme valeur spirituelle exemplaire par les meilleurs créateurs dont l'action s'exerçait depuis longtemps dans le sens d'une rigoureuse pureté. Toutefois, cette recherche de la pauvreté évangélique se poursuit dans le cadre de la notion traditionnelle de l'église, monumentale et imposante. Le dépouillement se traduit dans les formes et les matériaux, mais les dimensions et les volumes restent considérables. A la lumière de ces principes, il ne semble pas que soit remise en question — comme chez nous depuis deux ans — la conception même de l'église paroissiale « monument de la foi » (3). Cette idée d'une église modeste dans son apparence même n'exprimerait peut-être pas les grandes aspirations du catholicisme allemand. Nous ne le connaissons pas assez intimement pour nous prononcer.

Formes et structures

On est d'abord frappé par l'extrême diversité des plans et des moyens mis en œuvre. En Suisse alémanique, cette recherche est généralement commandée par le désir d'une meilleure adapta-

(1) Neue Kirchen im Erzbistum Köln 1945-56 par Willy Weyres.
(2) Précisons tout de suite que, sur ces 300 églises, à peu près la moitié sont des reconstructions d'édifices plus ou moins endommagés. Le nombre d'églises véritablement nouvelles est donc de 150 environ.

(1) L'art sacré n° 3-4 1950 et n° 9-10 1958.
(2) En Allemagne, comme en Suisse, un impôt calculé sur le revenu est perçu par le fisc et remis aux autorités de l'Eglise à laquelle on appartient.
(3) Voir l'Art Sacré n° 5-6 1958 et suivants.

Tiefenbroich

Velbert

Du fonctionnalisme trop sec au lyrisme échevelé...

tion aux exigences du mystère liturgique. Chez nos amis d'outre-Rhin, elle semble répondre davantage au goût de l'expérimentation plastique. L'âme germanique est toujours sensible à un lyrisme un peu échevelé, à un mysticisme aux contours diffus. Ce peuple sérieux, même dans ses amusements, a peu de penchant pour la fantaisie subtile et poétique. Mais la nature trop contenue éclate soudain en une exubérance qui nous paraît délirante. On voit ainsi, parfois, l'architecture la plus sévère proliférer tout à coup en formes extravagantes et inattendues.

Nous avons ici l'éclatante démonstration de ce que nous avons répété maintes fois sur le danger de tout subordonner à la recherche formelle. Cela donne de curieux résultats : depuis l'église-usine jusqu'à l'église-araignée en passant par la soufflerie géante. Mais tous ces essais témoignent davantage des limites de la matière que de la liberté de l'esprit.

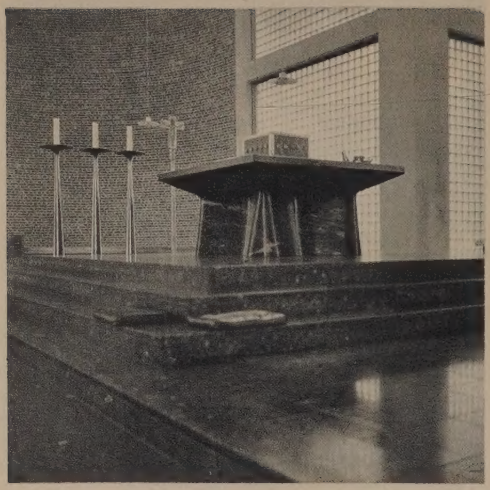
On peut vérifier encore combien il est vain et dangereux de vouloir traduire en architecture des spéculations métaphysiques. Prétendre enfermer la temporalité et l'éternité dans des structures définies, adopter le plan qui se rétrécit en escalier pour signifier la montée vers l'autel, choisir la forme en triade pour symboliser la Trinité, tout cela aboutit très vite au truc, au procédé et vise à l'effet facile.

Il est significatif de remarquer combien les meilleurs esprits parmi nos amis allemands gardent une secrète complaisance pour ces recherches où la technique la plus froide se met au service d'un symbolisme intempérant. De là vient leur surprise de ne pas nous voir toujours partager les mêmes admirations. Ils s'étonnent de nos réticences devant des églises comme Saint-Pierre-Canisius à Berlin ou Saint-Roch à Düsseldorf. Mais la première nous apparaît comme un atelier d'usine à la décoration un peu délirante et la seconde comme une recherche trop systématique.

Les créations de Rudolf Schwarz et d'Emil Steffann sont, à nos yeux, par leur rigueur, leur dignité et leur simplicité, des expressions plus véridiques du catholicisme allemand. Et aussi l'église Sainte-Croix de Düsseldorf où l'architecte Joseph Lehmbrock a utilisé des structures nouvelles pour créer un climat authentiquement poétique.

La fonction liturgique

Le renouveau liturgique dont l'Allemagne fut l'initiatrice a, évidemment, fortement marqué son architecture religieuse. L'autel a retrouvé sa prééminence. Il est vraiment le centre, la pierre



Saint-André à Essen

fondamentale. La visibilité est parfaite. Le sanctuaire est vaste, dégagé et permet à la liturgie de se déployer dans toute son ampleur *(photo ci-dessus)*. Dans un certain nombre de cas, le siège épiscopal et le presbyterium ont retrouvé leur place et leur sens dans une abside derrière l'autel majeur. Très souvent, on est revenu à l'usage traditionnel d'un seul ambon.

On souhaiterait que toutes nos églises soient conçues pour favoriser ainsi la célébration eucharistique. Mais on peut faire, cependant, un certain nombre de réserves. Tout d'abord, l'accent est mis davantage sur la majesté du lieu saint et la crainte révérentielle qu'il doit inspirer, plutôt que sur l'intimité du Dieu vivant habitant parmi nous. Parfois même, la profusion des emmarchements, l'élévation et l'éloignement de l'autel donnent un peu l'impression d'une réalité lointaine et inaccessible. On est davantage poussé à s'écrier avec Jacob « Terribilis est locus iste » qu'à chanter avec le psaume « Quam dilecta tabernacula tua ».

La raison profonde de ce sentiment nous paraît liée à une certaine conception architecturale où la prédilection pour l'aspect fonctionnel aboutit à donner du mystère de l'Eglise une expression assez superficielle et matérielle. A part quelques exceptions, les architectes ne semblent pas avoir conscience que *le problème de base dans la conception d'une église consiste essentiellement dans l'emboîtement de deux volumes qui doivent être distincts sans être étrangers : le volume général et le sanctuaire.*

La méconnaissance de cette vérité première voue à l'échec, dès le départ, les meilleures intentions. Ou bien le sanctuaire est noyé dans l'ensemble, n'a pas de lien organique, ne trouve qu'arbitrairement une place. Ou bien il est délimité, souligné, enclos par des structures trop apparentes. Dans les deux cas, il lui manque cette qualité mystérieuse et spirituelle qui en fait véritablement un lieu sacré et cependant accueillant pour les hommes. La réussite ne peut provenir que de l'heureuse compénétration de deux volumes immatériels subtilement soulignés par la lumière.

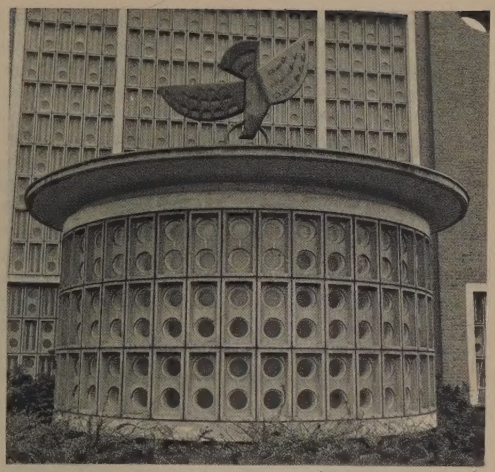
L'autel et le tabernacle

Dans toutes les églises, l'autel et le tabernacle ont fait l'objet d'une attention particulière. Même lorsque les matériaux de l'église sont pauvres (c'est en général le cas) et parfois traités volontairement de façon brute, le pavement du sanctuaire et l'autel sont choisis dans une matière noble. Le maître-autel est presque toujours de bonne dimension, souvent massif, en belle pierre, bien dégagé pour qu'on puisse circuler autour. Le tabernacle est une pièce d'orfèvrerie, parfois riche, mais toujours digne et imposante. Dans certaines églises, une grande lampe à huile en verre, sur un plateau d'argent, est posée sur l'autel, devant le tabernacle *(ci-dessous)*. Par contre, l'usage du conopée est presque inconnu.

Saint-Joseph à Cologne

Même lorsque la disposition des lieux est favorable, autel et tabernacle n'ont pas été étudiés pour permettre, ne fût-ce qu'occasionnellement, la messe face aux fidèles. Il y a sur ce point une très nette évolution par rapport aux *Directives de l'Episcopat allemand pour la construction des églises*, établies il y a dix ans (1).

D'une façon générale, le mouvement liturgique allemand paraît actuellement quelque peu figé. Mais nous ne sommes pas suffisamment compétent et informé en ce domaine pour nous prononcer, sinon avec certitude, du moins avec un maximum de probabilité.



Sainte-Élisabeth à Düsseldorf

Le baptistère

Pour d'obscures raisons, la majorité du clergé français semble persuadé que la place du baptistère est à l'extérieur de l'église, si possible indépendant et avec une entrée séparée. Or, cela contredit la pratique et les rubriques de notre liturgie baptismale, dont le cheminement est le suivant : porche ou narthex, l'église elle-même et enfin le baptistère. Il est faux, encore, de penser que le baptistère est une sorte d'antichambre de l'église. Il ne faut surtout pas confondre la réalité des sacrements, leur signification spirituelle et leur enchaînement avec les dispositions matérielles ou une succession purement temporelle. Certes, seul le baptême nous introduit dans l'Eglise mais, dès les premiers siècles, il y avait longtemps que les catéchumènes entraient à l'église avant de passer par le baptistère!

L'architecture religieuse allemande s'est orientée vers des moyens qui paraissent meilleurs pour exprimer cet aspect du baptême considéré comme porte de l'Eucharistie. Pour un nombre important d'églises nouvelles (une sur trois environ), le baptistère est situé sur l'axe de l'édifice, en face de l'autel, vers l'entrée. Une première solution, la plus banale et la plus employée, est de mettre tout simplement la cuve baptismale au milieu de l'espace libre situé au fond de l'église, entre deux portes d'entrée latérales. Une deuxième solution, assez courante, consiste à placer la cuve dans le narthex, souvent vitré, comme à Sainte-Thérèse de Cologne *(ci-contre)*. On imagine tout de suite combien ces solutions sont déplaisantes et conviennent peu à la dignité du baptistère. Placé au centre d'un lieu de passage, et parfois même d'un simple vestibule, il est impossible d'en faire un lieu sacré. Il arrive même que la cuve serve aussi de bénitier, grâce à une gorge circulaire creusée entre le couvercle et le bord extérieur de la pierre. Ces plans ne sont pas à imiter, car ils ne sauvegardent pas le respect qui doit entourer le baptistère. Celui-ci, comme le sanctuaire, quoique à un degré moindre, doit être situé dans un lieu distinct et digne.

Un meilleur usage amène à prévoir pour le baptistère un renfoncement au milieu du mur d'entrée (Saint-Paul à Velbert), ou même un véritable petit édicule (Sainte-Elisabeth, *ci-dessus)*, toujours entre les deux portes d'entrée latérales.

Sainte-Thérèse à Cologne

(1) L'art Sacré, n° 7-8 1954

Toutefois, il nous semble que la véritable solution est ailleurs. On en trouve les prémices dans les quelques tentatives qui ont été faites pour lier organiquement le sanctuaire et le baptistère comme à Saint-Suitbertus de Ratingen. Certes, ces essais sont encore bien imparfaits. En particulier, la distinction, non pas la séparation, entre le lieu de l'Eucharistie et celui du baptême n'est pas assez marquée. Mais ces recherches ouvrent une voie féconde. Une expérience vraiment intéressante, si la réalisation eût suivi les plans primitifs, aurait été celle de Saint-André à Essen (page 21). Le baptistère avait été prévu au centre de l'abside qui fait suite au sanctuaire et dans laquelle est situé le presbyterium.

Le porche

En général, l'entrée des églises est particulièrement étudiée et soignée. Il s'agit presque toujours d'un narthex plus ou moins important. Il est souvent vitré, soit vers l'extérieur, soit vers l'intérieur et parfois les deux. Il joue ainsi le rôle d'une sorte de sas entre le monde profane et le monde sacré. A Frechen *(ci-dessous)*, on entre sur un cloître minuscule. A l'église de den Benden (page 16), on aperçoit, à travers une grande verrière, la cour intérieure. A Saint-André d'Essen, on passe, pour entrer, sous le petit toit qui réunit l'église au clocher. Or, la base de ce dernier a été aménagée en petit oratoire à la Vierge où brûlent des cierges. Ainsi, dès avant d'ouvrir la porte on est introduit dans un climat de prière.

Une fois terminées ces réflexions sur l'ensemble des églises visitées, il nous reste à présenter celles qui nous paraissent les plus représentatives. On s'étonnera peut-être de nous voir seulement parler de quatre ou cinq architectes. C'est encore l'une des surprises et l'un des enseignements de notre voyage. Ne pouvant espérer tout voir, nous avions fait un premier choix à travers des plans et des photos, sans penser à nous préoccuper du nom des architectes. Au bout de deux jours de visite, nous avons constaté, sans grand étonnement, il est vrai, que les œuvres les plus intéressantes tournaient autour de quelques noms que les jours suivants ont confirmés. Les voici donc. Un seul absent : Otto Bartning. Son œuvre se situe surtout dans la *diaspora*. Mais nous n'avons pas trouvé trace dans les revues consultées des deux ou trois églises qu'il avait construites dans le diocèse de Cologne. Faut-il en conclure que ses églises, trop modestes ont été remplacées par des édifices plus ambitieux ou n'ont pas été jugées dignes d'une publication officielle?

M.-R. CAPELLADES.

EMIL STEFFANN

Si la demeure c'est l'homme cela se vérifie ici. Un chalet rustique, à flanc de coteau, enfoui dans la verdure. Quand j'arrive Emil Steffann soigne ses lapins dans le jardin. L'atelier jouxte la maison. Une simple pièce longue à deux niveaux. On descend par un escalier très raide. Une table de bois, des plans, quelques maquettes. Mais par les grandes baies la vue plonge sur le Rhin et remonte en musardant à travers les célèbres vignobles et les bois que l'automne a peints de rouille et d'or. Tout en haut, là-bas, les ruines romantiques du Drachenfels.

Lui, ne disons pas qu'il est le plus grand. Disons simplement qu'il est celui dont les œuvres, trop rares, s'accordent le mieux avec nos préoccupations et nos recherches actuelles. L'un de ceux aussi qui, bien avant les austérités de l'après-guerre, avaient fait leur la leçon de la sainte pauvreté. Il écrivait au Père Régamey :

Les maîtres mots de ce que je cherche : Pauvreté et Simplicité. Impossible de l'exprimer plus brièvement et plus justement. Car il m'apparaît que la pauvreté ne doit pas être seulement subie mais elle est une tâche que notre temps nous impose. Non pas la pauvreté comme une nécessité, mais la noblesse qu'elle recèle pourrait concourir peut-être à bâtir le monde, ce monde qui cherche à se défaire de la pauvreté considérée comme une tare.

La simplicité est étroitement liée à la pauvreté. Cette simplicité qui, en allemand, peut être confondue avec celle des « innocents ». Nous avons grand besoin d'une telle « candeur » dans la multiplicité de notre civilisation moderne toujours plus complexe. Cette simplicité qui n'est donnée qu'aux vrais pauvres dans le besoin car le Royaume des Cieux est à eux — les Pauvres.

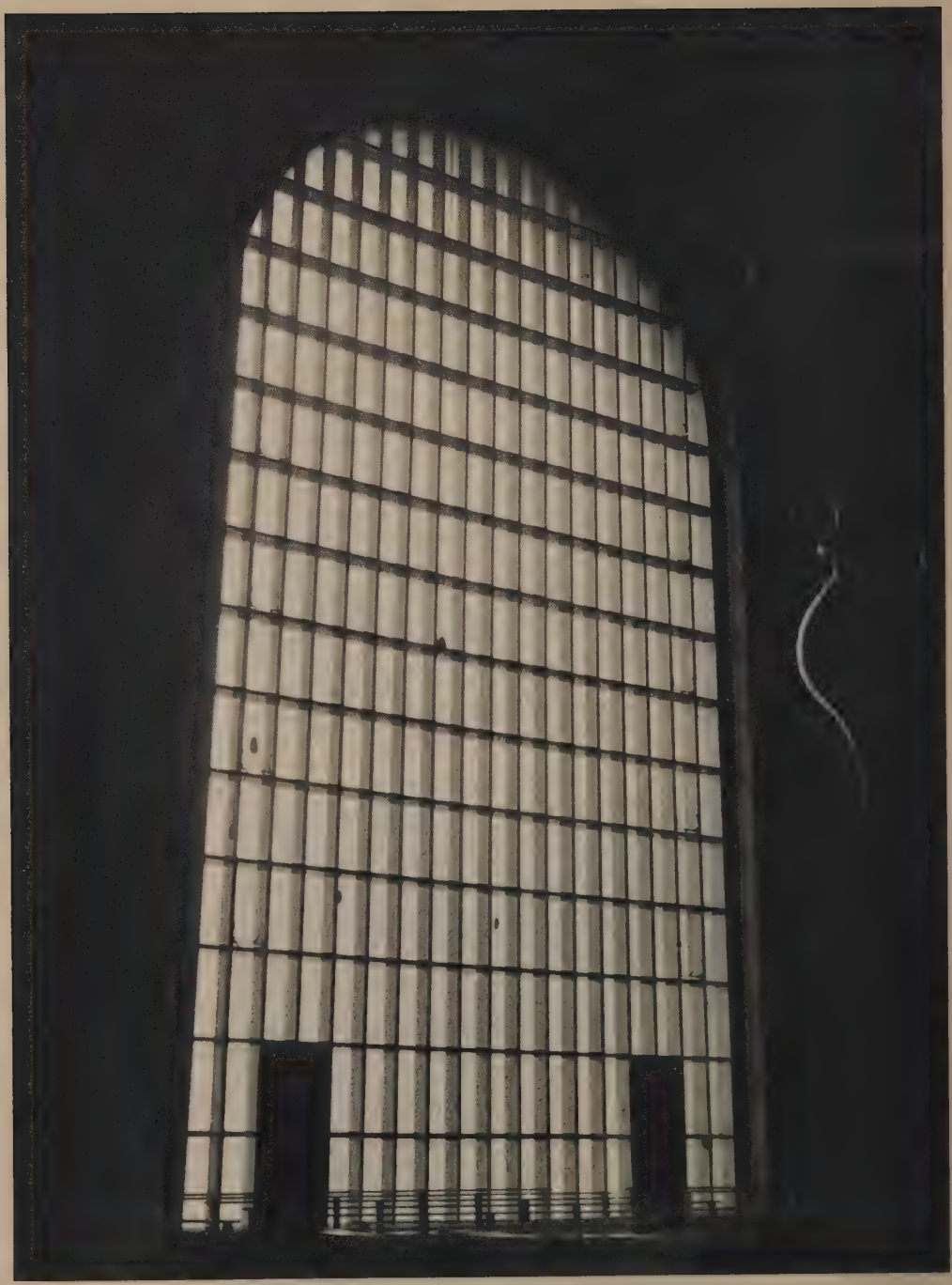
Tel est notre malheur : nous sommes pauvres et nous ne voulons pas l'être. Si nous acceptions cela, si nous confessions quelle est notre situation véritable, nous trouverions là le fondement capable de porter de grandes choses.

Peu avant la guerre, pour une *diaspora* de quelques catholiques, Emil Steffann fit des projets de chapelle. Passé d'un volume ample à un plus modeste qui lui semblait mieux convenir à la situation, il finit par aboutir au plan d'une petite église souterraine. Il échappa de justesse au camp de concentration, les nazis jugeant séditieux un projet qui pouvait laisser croire que, sous leur régime, les chrétiens retournaient aux catacombes.

En 1950, il a construit à Lübeck la petite église de Saint-Boniface dont murs et voûte sont une parabole toute simple. En 1953, il a en partie reconstruit le couvent et l'église des Franciscains de Cologne, réussissant le tour de force de retrouver l'esprit des anciens bâtiments sans le moindre pastiche ni la plus petite concession. Son aménagement intérieur de l'église (1) et le clocher qu'il a ajouté sont admirables de pureté.

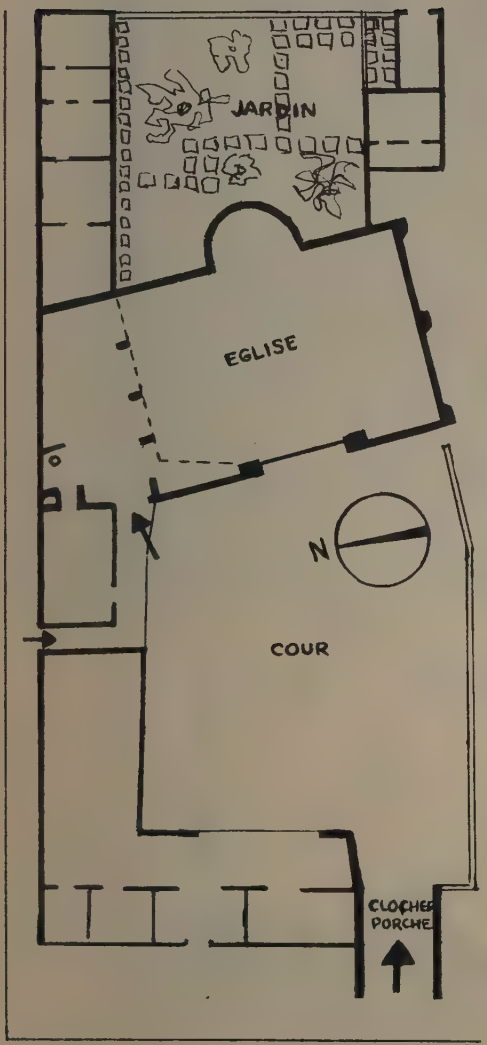
En 1956, il a édifié à Munich avec Osterreicher l'église Saint-Laurent dans un style très voisin des deux œuvres qui figurent ici. Il a enfin bâti deux petites églises de village, rustiques et charmantes, à Lessenich-Oedekoven et à Velbert-Langenhorst.

(1) L'art Sacré nº 1-2 1957, photo de la couverture.



L'église Sainte-Élisabeth

Opladen



Cette église fait partie d'une cité paroissiale dans la petite ville d'Opladen, entre Cologne et Düsseldorf.

Le plan révèle la perfection d'implantation de cet ensemble. L'église est très en retrait, pour échapper à l'agitation et au bruit de la rue qui est l'artère principale d'Opladen. Elle est placée de biais, afin d'être exactement orientée. Mais, du même coup, cette inclinaison donne souplesse et vie à l'ensemble.

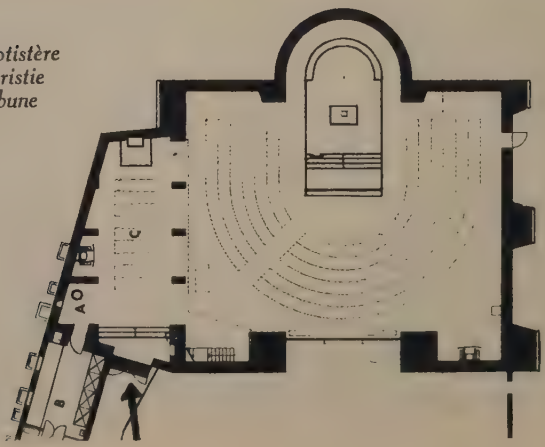
Un grand porche-clocher introduit dans la cour intérieure. On aperçoit alors la façade, un grand mur carré en brique, avec une haute verrière *(photo de la couverture)*. On entre sur le côté par un petit porche rustique qui met aussi en communication avec la rue secondaire.

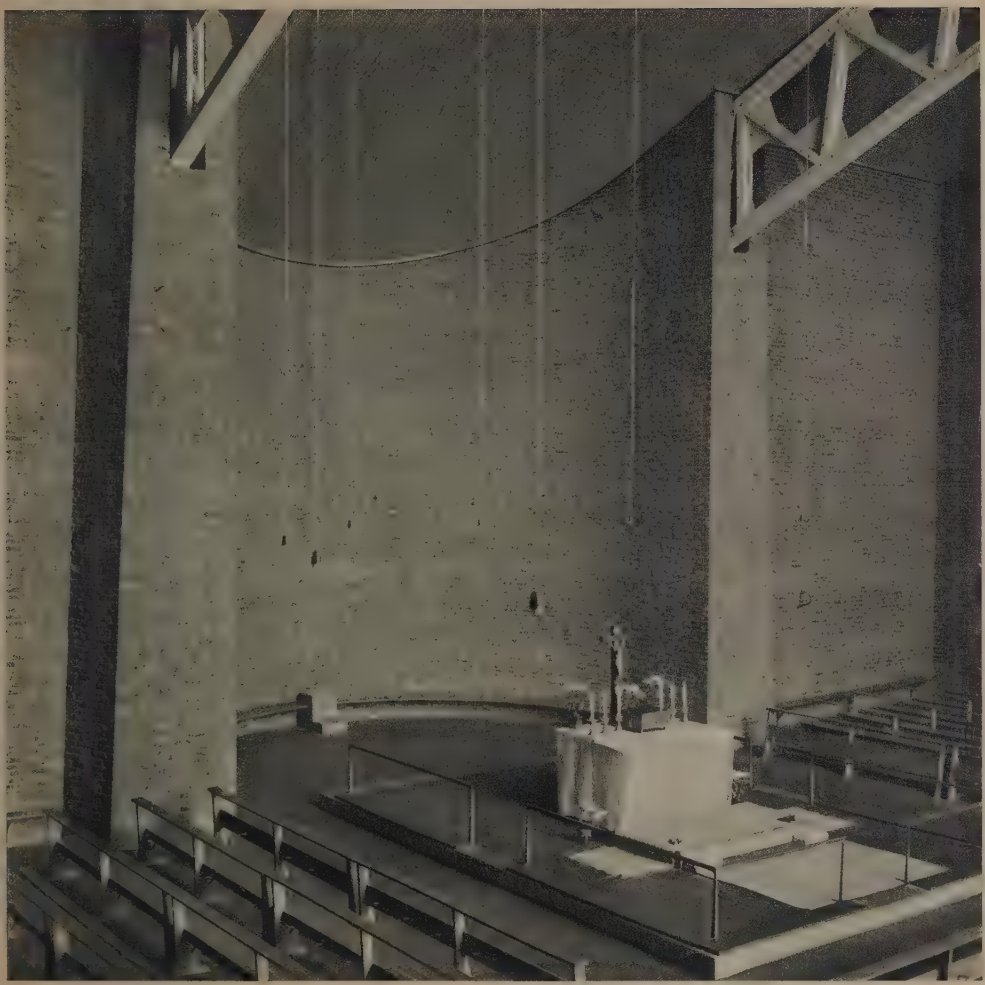
En entrant, on débouche sous la tribune. A travers les arcades, on aperçoit le grand volume lumineux de l'église. Les deux poutres métalliques soutenant le toit ont été laissées apparentes. Le plafond en bois est fortement incliné et s'abaisse de la façade vers le sanctuaire. Celui-ci est marqué par une abside, mais l'autel n'y est pas enfermé. Au contraire, l'autel et ses emmarchements sont situés en avant de l'abside, celle-ci recevant le siège épiscopal et le banc des prêtres.

Rigueur et simplicité, que vivifie une très fine sensibilité, c'est la marque personnelle d'Emil Steffann. A première vue, ses œuvres paraissent tellement modestes qu'elles risquent d'échapper au regard superficiel. Mais l'œil de l'amateur averti ne s'y trompe pas. Ces grandes surfaces nues, sans le moindre ornement, ces volumes dépouillés, sans aucune fantaisie, ne sont ni vides ni ennuyeux. La solidité des formes, la justesse des proportions et une sorte de douceur, qui affleure avec retenue, créent une authentique noblesse. Noblesse non pas hautaine, mais familière et imprégnée de poésie. Il est difficile d'expliquer cela, mais on sent que ces volumes ont été pétris par des mains pleines de respect et d'amour.

Devant ces grands murs où les briques s'alignent bien sagement sans aucune recherche décorative, sans le moindre clin d'œil au spectateur,

A - Baptistère
B - Sacristie
C - Tribune





on songe mélancoliquement à tous les tours de passe-passe de nos églises françaises. Tout architecte qui prétend bâtir une église doit avant toute chose venir ici prendre une leçon de vérité. Il apprendra avec les yeux ce principe de base de l'architecture : la beauté et la vie d'un mur viennent de la perfection de ses proportions. Un tel mur se suffit à lui-même et n'a besoin d'aucune décoration. Par voie de conséquence directe, toute recherche gratuite de décoration dans un mur fait éclater au grand jour une faute, une défaillance ou une incapacité de l'architecte.

Après avoir vu les œuvres de Steffann et de Schwarz, je songeais qu'avant de confier une église à un architecte on devrait lui demander de construire un simple mur. J'imagine que l'épreuve serait fatale à 99 % des candidats, et ce serait un bienfait pour les nouvelles églises.

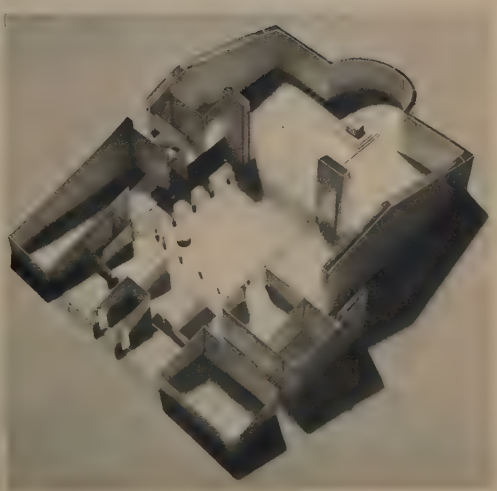
Düsseldorf-Wersten

Ce complexe paroissial est situé dans la banlieue sud-est de Düsseldorf, dans un nouveau quartier composé de petits pavillons d'habitation. L'architecte N. Rosiny a collaboré à cette œuvre.

Une même toiture à deux versants couvre d'une part l'église et d'autre part une école paroissiale. L'ensemble s'articule autour d'un cloître intérieur. C'est là une tentative très intéressante pour réunir dans un même volume le lieu saint et ses dépendances. Cependant, l'église garde sa prééminence, non par l'importance de ses formes, mais par l'effet de son implantation.

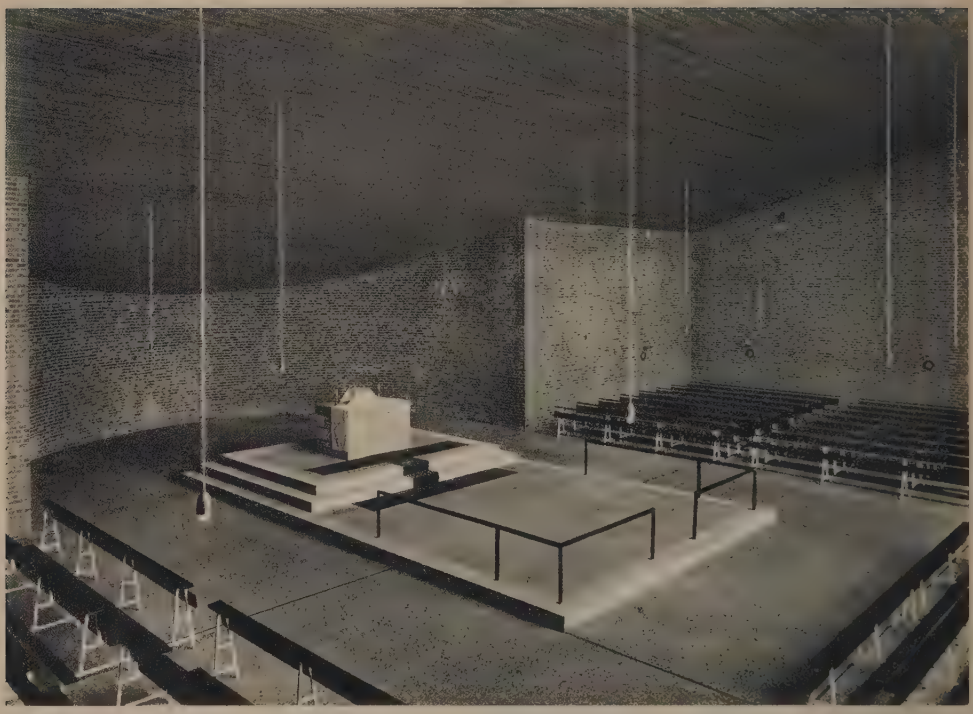
En dehors de l'articulation inverse des plans généraux, bien des dispositions de détails déjà notées pour l'église Sainte-Elisabeth se retrouvent ici. Le porche d'entrée rappelle le précédent. Grande verrière donnant sur la cour intérieure. Plafond en bois incliné. Abside avec le sanctuaire

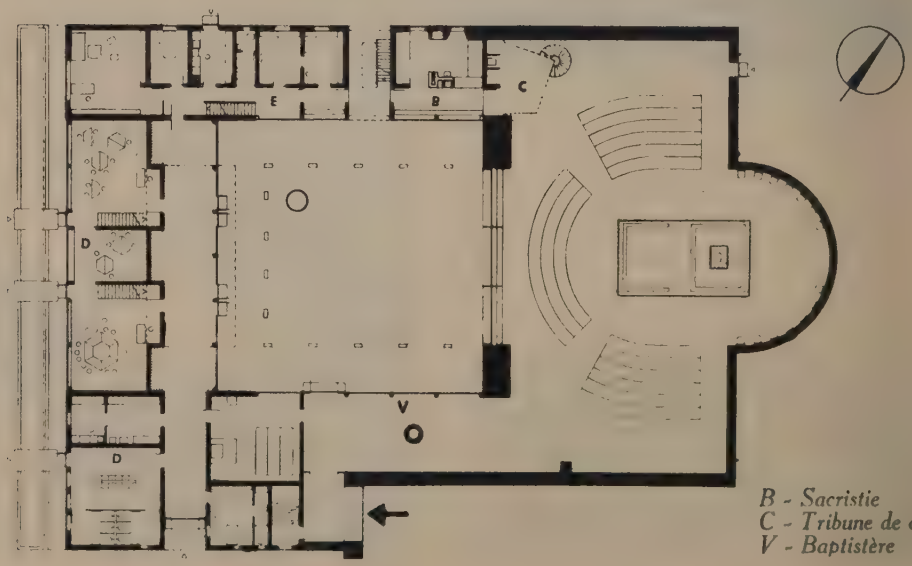
L'église in den Benden



avancé. L'entrée est particulièrement agréable. On débouche sur une verrière donnant sur la cour avant d'être conduit dans l'église. Un seul reproche, celui d'avoir situé la cuve baptismale dans cette entrée, alors qu'il eût été facile de lui trouver un lieu propre.

Nous ne reviendrons pas sur l'esprit général de cette construction. Disons simplement un mot sur la façon dont Emil Steffann résout le pro-

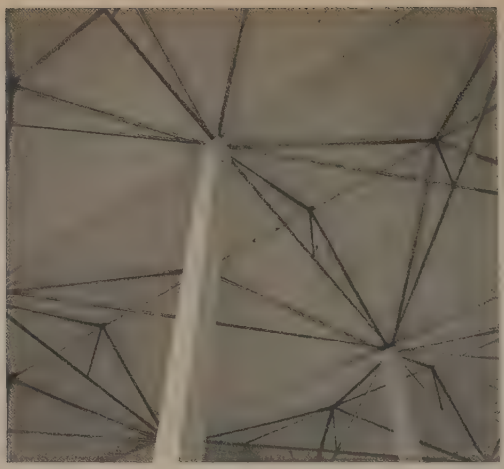




B - Sacristie
C - Tribune de chant
V - Baptistère

blème de l'insertion du sanctuaire dans le volume d'ensemble. Il le fait de manière très subtile en utilisant quelques éléments matériels qui agissent, si on peut dire, comme des appeaux pour l'imagination. Ainsi l'abside fait naître l'image d'un espace particulier délimité. Mais Steffann se garde bien d'y placer l'autel, ce qui matérialiserait beaucoup trop l'idée de séparation. Grâce à l'impression créée par l'abside, il peut, au contraire, avancer le sanctuaire et l'autel pour les mettre en plein contact avec la communauté, sans amoindrir leur caractère sacré. De même, le plafond en pente agit à la façon d'un baldaquin.

Ce sont ces finesses dans les solutions inventées pour résoudre des problèmes essentiels qui révèlent le créateur ; et non pas ces recherches d'originalité à tout prix par lesquelles on jette de la poudre aux yeux.



Liebfrauen *Cologne*

RUDOLF SCHWARZ

Ici encore la maison dépeint l'homme. Dans la banlieue de Cologne. Entre des villas prétentieuses, une simple barrière de bois et, derrière, une grande pelouse. Là-bas, devant un bois qui grimpe, une demeure basse, sans étage, à toit plat. Face à la pelouse, seulement de grandes fenêtres. On entre par le côté après avoir suivi un étroit chemin de pierre qui flâne dans l'herbe.

Rudolf Schwarz a été l'un des plus marquants parmi les initiateurs du renouveau de l'architecture religieuse allemande à partir de 1925. Son église d'Aix-la-Chapelle en 1929 fut un événement important dans cette histoire *(page 32)*. En 1939, il publie un ouvrage sur les églises qui le classe comme le plus grand théoricien en la matière. Il milite en faveur du dépouillement, de la rigueur et de la pureté des formes.

Cependant il faut attendre l'après-guerre pour que les ruines à relever lui donnent l'occasion de déployer tout son talent. Il a restauré et reconstruit plus ou moins complètement une demi-douzaine d'églises. Dans ce difficile travail il fait preuve d'une tranquille audace. Sur des murs néogothiques il n'hésite pas à remplacer les voûtes détruites par un système de tubes métalliques triangulés *(photo ci-dessus)*.

Il doit avoir bâti une douzaine d'églises nouvelles. Il semble affectionner les plans en forme de croix. Beaucoup de ses œuvres sont des variations sur ce thème. A Saint-Michel de Francfort *(pages 2, 4 et 5)*, deux ellipses se coupent à angle droit. A Saint-André d'Essen et à la Vierge-Reine de Sarrebruck ce sont deux rectangles ou des trapèzes aux extrémités arrondies. A Saint-François d'Essen et à la Vierge-Reine de Frechen la branche supérieure de la croix disparaît pour donner un T. A Sainte-Anne de Düren (1) l'une des petites branches du T disparaît à son tour.

On retrouve aussi des caractères communs. Construction en brique, extrêmement dépouillée. Vaisseaux relativement étroits mais longs et élevés. Plafond plat. Sanctuaire à l'intersection des axes, d'une ampleur majestueuse, avec un autel souvent carré. Eclairage naturel très soigneusement réparti. La rigueur des formes est adoucie par la sensibilité avec laquelle elles s'ajustent. La parfaite justesse des proportions donne à toutes ces églises une saisissante noblesse.

1) L'Art Sacré n° 1-2 1957. pp. 12 et 13.

L'église Saint-André

Essen-Rüttenscheid

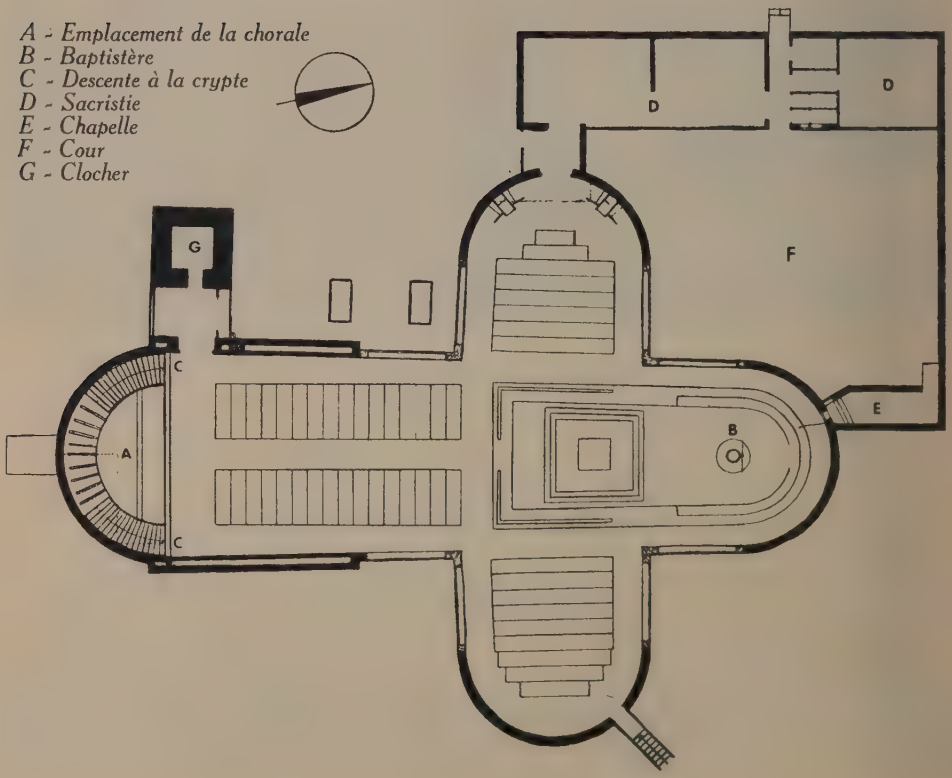
Cet édifice remplace une église détruite dans un quartier du centre à Essen. Le plan est une variante de celui de Saint-Michel de Francfort. L'ensemble est en brique apparente. La dénivellation du terrain a été utilisée pour placer sous l'église une chapelle de semaine avec entrée indépendante. Nous avons déjà noté combien était heureuse l'idée du petit oratoire à la Vierge dans

la base du clocher, face à la porte d'entrée.

Le volume extérieur n'est pas aussi harmonieux et délié que celui de Saint-Michel. Il paraît plus lourd. Le clocher, en particulier, ne semble pas avoir trouvé son expression la plus heureuse. Par contre, à l'intérieur, malgré la relative étroitesse des nefs, le sanctuaire donne une impression de vaste amplitude. Il doit cela à sa position au centre de la croisée du transept, mais aussi à la présence de hautes baies vitrées qui l'entourent et lui font un diadème de lumière.

Comme Steffann, Schwarz utilise ici l'abside située derrière l'autel pour le trône épiscopal et le banc des prêtres. Dans le plan primitif, le baptistère devait y prendre place. En définitive, il est au sous-sol. On peut regretter ce changement, car le premier dispositif prévu était extrêmement intéressant. D'une part, la liaison organique du sanctuaire et du baptistère était clairement affirmée, d'autre part, le lieu propre du baptistère pouvait être très nettement marqué et distingué.

Cette architecture est peut-être plus froide, moins subtile que celle de Steffann, mais sa noblesse et sa dignité sont incontestables. La grande rigueur de ces amples volumes dépouillés est humanisée et heureusement tempérée par la sensibilité de leurs ajustements et les jeux de la lumière.



L'église Sainte-Marie-Reine

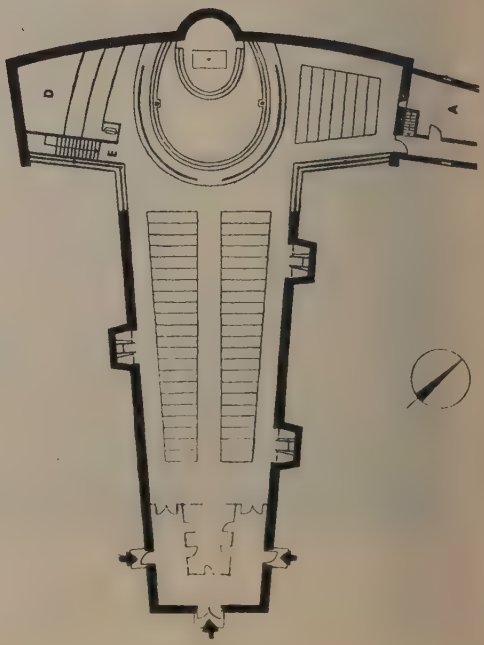
Frechen

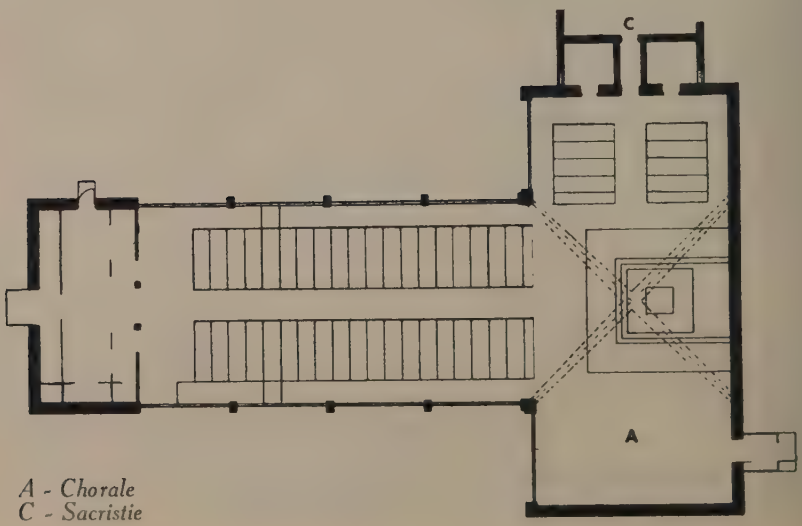
Cette église est bâtie dans la banlieue de la petite ville industrielle de Frechen, entre Cologne et Düren. Ici, le plan est passé de la croix au tau. Disons tout de suite que l'impression de grande étroitesse donnée par le plan est fausse. En réalité, toute la partie antérieure est distincte. Extérieurement, cela est mis en évidence par une différence de hauteur et l'absence de toit. Cette partie-là est un délicieux petit cloître qui forme une entrée très apaisante. Intérieurement, l'élargissement de la nef vers le sanctuaire fait disparaître toute idée d'étroitesse.

Quand on arrive sur la place, les bras déployés du T, les grandes verrières donnent une sensation d'accueil. De l'autre côté, la belle courbe du chevet et l'arrondi de l'abside, la simplicité harmonieuse des volumes évoquent parfaitement la sereine noblesse de la Maison du Seigneur.

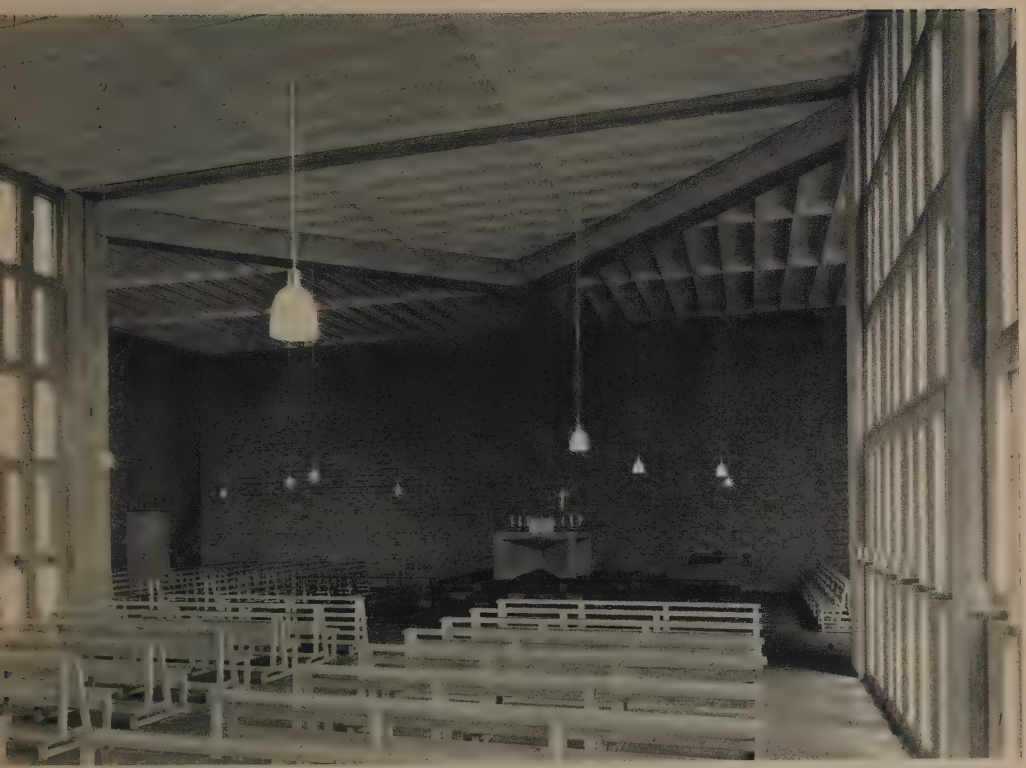
Le sanctuaire est mis en valeur par son emplacement, par une abside étroite, par deux colonnes extrêmement légères et par la lumière. Déplorons qu'une maladroite exposition de verdure vienne amoindrir le calme et la dignité de ce lieu saint.

Cette église de 1 000 places est revenue à 460 000 DM, soit environ 55 millions de francs.





A - Chorale
C - Sacristie



L'église Saint-François

Essen-Borbeck

L'église Saint-François s'élève dans la banlieue ouest d'Essen, sur une grande artère de ceinture. Les dimensions du terrain ont permis de la situer très en retrait par rapport à cette voie de trafic intense. Cet édifice est une variation en mineur sur le plan précédent.

Les volumes se sont abaissés, mais cela ne nuit aucunement à la qualité de l'œuvre. Au contraire, peut-être est-elle devenue plus familière, sans rien perdre de sa dignité.

L'ordonnancement intérieur est toujours commandé par le souci de mettre en valeur le sanctuaire et par la répartition judicieuse de la lumière.

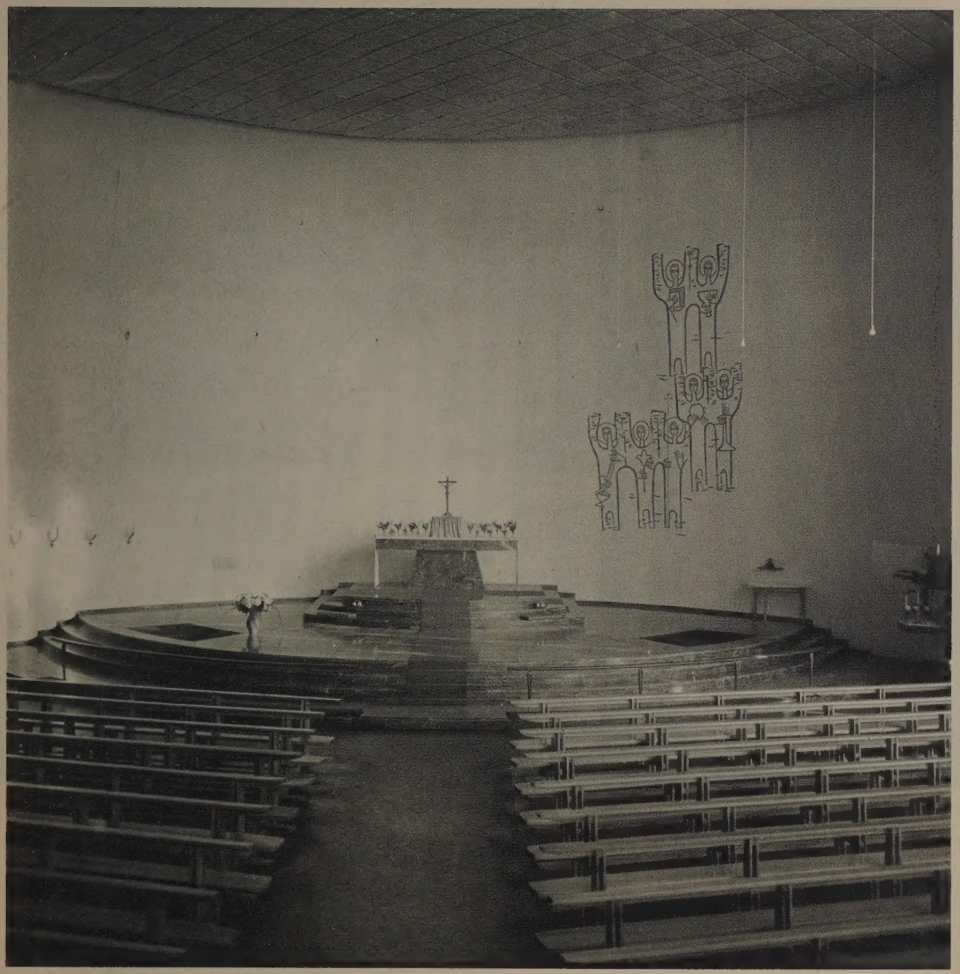
Passant un soir dans cette église, j'ai été saisi par la paix sereine de ce vaisseau tout simple. La prière intime s'y dilatait tout à son aise.

L'église de Viernheim

Nous présentons cette église, bien que située en dehors du diocèse de Cologne, parce qu'elle nous paraît apporter quelque chose de neuf en ce qui concerne l'utilisation des ouvertures en lamelles.

En quittant Mannheim, on se dirige vers la petite cité de Vierheim. C'est un pays de culture du tabac et les grands séchoirs maçonnés donnent aux constructions un aspect à la fois paysan et monumental.

La nouvelle église catholique qui dessert maintenant un quartier d'extension ne manque pas d'intérêt. Son plan ovale est assez hardi, mais la plus heureuse trouvaille est certainement le jeu des ouvertures lamellaires qui occupent un bon tiers de la surface des murs. L'autel est ainsi éclairé par une lumière qui vient d'ailleurs, et ceci sans aucun caractère théâtral. Les lames, brutes de décoffrages, reçoivent et réfléchissent le jeu de vitraux clairs et dorés. On ne voit pas



directement les verres, mais seulement le reflet des couleurs sur les aspérités du ciment. Ainsi le mur semble être mystérieusement transpercé par la lumière et laisse rejaillir quelque chose de la clarté de la Jérusalem céleste.

Mais nous sommes bien obligés de dire que les décorations murales sont assez quelconques. On eût souhaité là l'intervention d'un artiste à la hauteur de la situation.

Nous nous étonnons, une fois de plus, de voir le baptistère dans le porche d'entrée : ceci est contre le cheminement mystique qu'impose le sacrement : 1) en dehors de l'église ; 2) dans l'église ; 3) au baptistère.

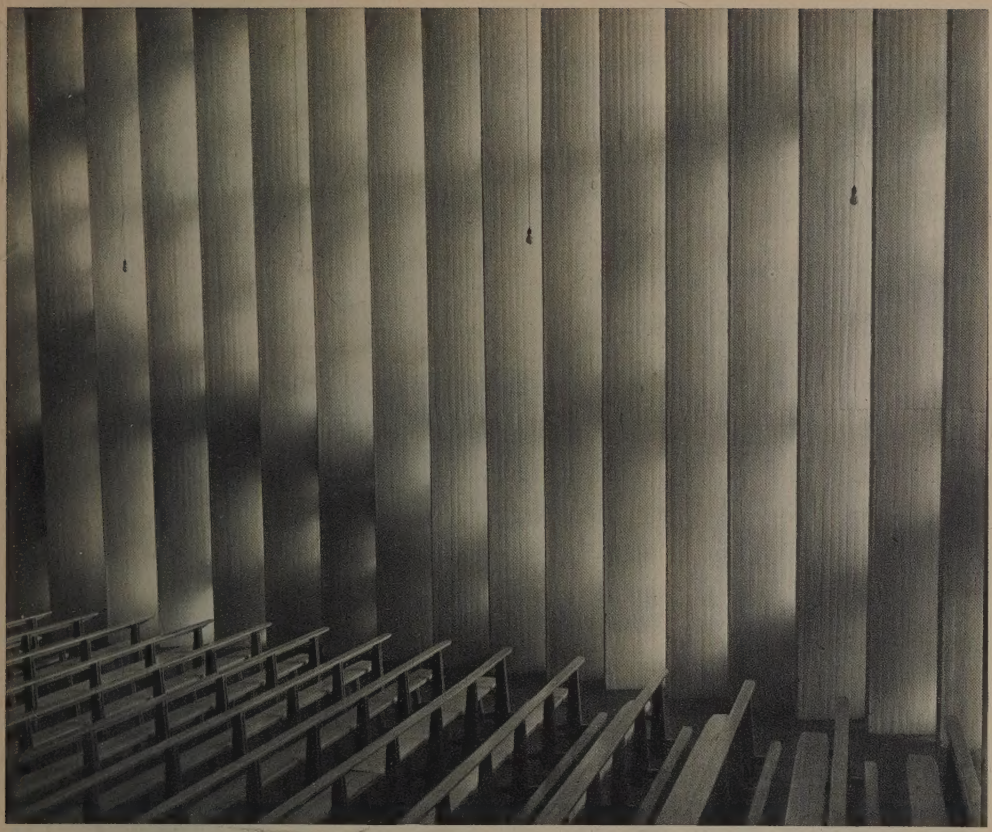
Enfin on peut aussi regretter que l'autel soit si loin des fidèles et qu'on ait délibérément opté pour la messe dos au peuple. En laissant la latitude de dire la messe dans les deux sens, on ménageait l'avenir tout en respectant la tradition actuelle.

Il faut noter pour finir la qualité exceptionnelle des abords de l'église qui, par son cloître et ses dégagements, fait pressentir le caractère sacré du sanctuaire.

Au terme de ces pages, seuls Steffann et Schwarz ont trouvé place dans ce cahier (en dehors de l'église de Viernheim). Cela ne nous laisse aucun regret, tant leur œuvre se situe au-dessus de l'ensemble. Toutefois, on ne peut pas ignorer quelques autres architectes comme Dominikus et Gottfried Böhm ou Josef Lehmbrock. Une partie de notre prochain cahier sera donc consacrée à leurs réalisations et viendra compléter ce bilan de l'architecture religieuse actuelle dans le diocèse de Cologne.

PHOTOGRAPHIES

Konrad Mahns : p. 1, 16, 17, 18, 19 ; Arthur Pfau : p. 2, 4, 5, 23, 25, 26, 27 ; l'Art Sacré : p. 7, 8, 9, 10, 12, 14, 15, 20, 21, 24, 28, 29, 30, 31 ; P. Prunet : p. 32.



SI VOUS VOULEZ EN SAVOIR DAVANTAGE

Les lecteurs qui voudraient avoir un tableau complet des églises restaurées ou construites dans le diocèse de Cologne ont intérêt à se procurer l'ouvrage allemand de Willy Weyres : Neue Kirchen im Erzbistum Köln 1945-56 édité par L. Schwann Verlag Charlottenstrasse 80 à Düsseldorf. On y trouve :

— des cartes très précieuses pour situer, dans l'ensemble du diocèse et dans les villes de Cologne, Düsseldorf et Essen, les églises qui figurent dans l'ouvrage;

— des plans et des coupes de la plupart des églises citées;

— un cahier de 180 photos.

Nous espérons aussi pouvoir présenter dans quelque temps les églises nouvelles les plus significatives d'autres régions d'Allemagne et les toutes dernières œuvres de Steffann et de Schwarz.

Aix-la-Chapelle — *Église de R. Schwarz*

L'ART SACRÉ, Directeurs RR. PP. Capellades et Cocagnac, O. P.

Directeurs de 1937 à 1954 :
RR. PP. COUTURIER et RÉGAMEY O. P.
fondé par G. Mollard, Joseph Picard et L. Salavin
Prix du fascicule : 250 fr.

Abonnements : 1 an, France : 1 100 fr. pour les ecclésiastiques et les communautés religieuses : 1 000 fr.
Etranger : 1.300 fr. - Abonnement de soutien : 1.500 fr. La Reliure Clio, Pega bleu, 24 cahiers : 500 fr.
aux Éditions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII[e] - C.C.P. Paris 1436-36.

Imp. GEORGES LANG, PARIS 19[e] - Dépôt légal, 4[e] trimestre 1959. Le Gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886